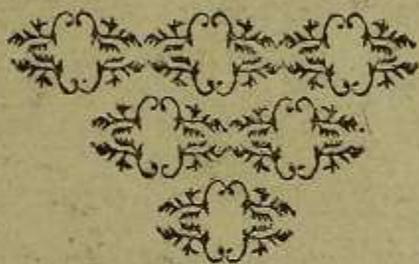


LETTRE  
DE  
Mr. LE BARON  
DE **HOLBERG,**  
QVI CONTIENT  
QVELQVES REMARQVES  
SUR LES  
MEMOIRES CONCERNANT  
LA REINE  
**CHRISTINE**  
NOUUELLEMENT PUBLIE'S.



*A Leipzig,*  
Chez FRANÇOIS CHRISTIAN MUMME,  
Libraire de Copenhague. 1752.



019720 p89

LETTER

DE

MR. DE BARON

DE HOLLBERG

QUESTIONS REMANQUÉES

LES

MEMOIRES COMMEMORATIFS

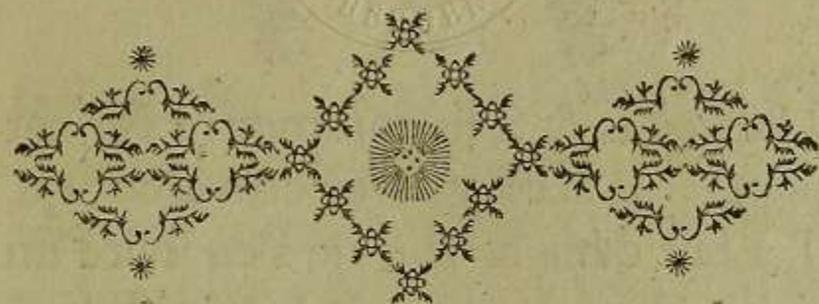
LA REINE

CHRISTINE

PAR M. DE BARON



PARIS



**J**'ai parcourru les memoires concernant Christine Reine de Suede. C'est un ouvrage de longue haleine, auquel l'auteur a-t-emploïé bien de tems. J'admire le soin, qu'il a eu d'amasser tout ce, qui peut servir à l'eclaircissement de l'histoire de cette illustre Reine, & la correspondance, qu'il a entretenue avec les sçavans de l' Europe, pour avoir ou des originaux ou des copies des lettres, qu' elle a écrites aux autres, & que d'autres lui ont escrit. Un tel ouvrage pouvoit être fort estimable, s'il étoit aussi édifiant, qv' il est docte & pénible; Mais l'utilité n'a pas la moindre proportion avec la peine, qv' il s'est donnée. On a de la peine à comprendre le motif, qui a poussé l'auteur à subir un

tel fardeau, & à se commettre sur cet ocean. Il n'est gueres croyable, qu'il l' a fait dans la vûe de s'en faire un merite chez la nation Svedoise, vû que nul Svedois de bon sens ne goûtera une apologie, qui ne tend qu' a d'orer les actions de CHRISTINE, & personne ne souhaitera plus de vivre sous un gouvernement semblable au sien. Car il est certain, que tous les vrais Svedois regarderent l'abdication de cette Reine come l'unique remède, dont la providence se servit pour guerir les plaies de l' Etat, & pour garantir la Svede du desastre, dont elle étoit menacée. Je croirois donc plutôt, que le but unique de l' Auteur a été une envie de critiquer & de faire voir ses talens en defendant une cause decriée. Mais le plaidoyer n'est pas si difficile, lorsque à son exemple on se sert de temoignages des panegyristes & des pensionnaires, pour  
les

les opposer à ceux, qui en ont écrit dans une vue différente. Par cette voie on peut avec la même facilité prouver, que la Reine d'Ecosse MARIE STUARD a été un chef d'œuvre de la nature, puisqu' elle n'a pas été moins louée. Mais comme un juge desintéressé & prudent ne réfléchit sur le nombre, mais sur le poids des témoins, & comme personne ne peut dire avec justice, que ceux, qui ont critiqué la conduite de cette Princesse, y ont été poussés par quelque animosité, un seul témoignage de ses censeurs prouve autant, qu'une centaine de ses panegyristes. Car ceux-là ont écrit pour instruire; mais ceux-ci pour témoigner leur reconnoissance envers leur bienfaitrice. Comme la libéralité de cette Princesse envers les sçavans alloit jusqu'à la profusion, il est aisé à decouvrir la source de tant d'eloges: &, celà étant, on se doit mesier de la

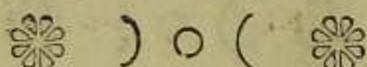
fincerité des temoignages, tout nombreux & tout magnifiques qu'ils soient. Car il est de ces louanges comme des medailles couvertes d'une rouille precieuse, qui en a corrompu les traits, & les rend meconnoissables: mais lorsqu' ils sont epurés, ce qui se couvre à nos yeux, est mis au jour. On peut donc dire, que la Reine par cette apologie de notre Auteur n'a rien gagné, ni perdu: il reste seulement à sçavoir, si l' Apologiste ne s'est exposé à une facheuse critique pour avoir voulu defendre une si mauvaise cause, & pour l'avoir plaidée avec une chaleur, qui approche d'impolitesse. Car tous les memoires, que d'autres ecrivains ont transmis à la posterité sur la vie de cette Reine, sont à son jugement autant de satires, qu'on peut detruire en leur opposant les eloges de ces flateurs. Et lorsqu' un auteur, qui suit les traces des ecrivains sinceres &

impar-

impartiaux, ne parle que legerement de ses foibleſſes, tout lui eſt imputé à blame, tout doit être nommé malice & animoſité, quoiqu' il avoue lui même, que ceux, qui parlent de ſes defauts, n'oublient pas en même tems d'etaler ſes bonnes qualités. Par-là ils font voir, qu'ils agiſſent en hiftoriens impartiaux, & qu'ils peuvent à leur tour retorquer ſur l' Apologiſte les caractères, qu' il leur donne. Si notre Auteur avoit ſincerement avoué quelques defauts de cette Reine, qui ſont les plus notoires, & dont perſonne aujourd'hui ne diſconvient, on auroit pû ajouter foi à ſes eloges: mais puiſqu' il ne parle que de ſes bonnes qualités, & qu' il ou omet ou tache de colorer ſes foibleſſes, on peut dire, qu' il agit plutot en Avocat qu' en Hiftorien. En un mot: cet Auteur a déclaré la guerre, pour laquelle il a fait des grands préparatifs, à la pluspart des

savans de l' Europe, imitant les anciens chevaliers errans, qui provoquent au combat tous les géans, qui ne veulent pas avouer la beauté & les rares qualités des Dames, qu'ils adorent. Il conteste à la verité, qu'il n'a pas entrepris cet ouvrage dans l'intention de disculper la Reine de tous les defauts, qui lui sont imputés; on voit pourtant, qu'il parle par tout en Avocat zelé: car il n'allegue pas les paroles de ses censeurs, que pour les mettre en tort. Tout, à son dire, doit être attribué à l'envie & à l'animosité, & les temoignages les plus desintereffés ne sont que des fatires. Mais il les refute en opposant des harangues, des lettres flateuses & des poëmes aux relations impartiales; & il cherche de montrer, que celles-ci ne sont pas d'accord avec elles memes. C'est ce qu'il a fait à l'égard de tout ce que j'ai écrit touchant cette Reine; quoique  
je

je n'ai rien avancé que sur les memoires d'autres ecrivains, lesquels j'ai fidelement cité, comme mes garands. Dans la situation, où je me trouve à cause de ma vieillesse & des infirmités, qui en sont des compagnes, je pourrois me dispenser de repondre aux imputations de l'Auteur, pour detruire ce qu'il avance de desavantageux sur mon compte. Mais, puisqve dans un endroit, sc. tom. I. pag. 420. il tache de me brouiller avec la Nation Svedoise, soutenant, que je me dechaine contre les Svedois, & que je méprise leur langue, je me trouve forcé de m'arreter un peu ici pour analiser ce passage. Je reciterai donc mes propres paroles avec l'interpretation de l'Auteur. Voici comment je m'exprime: *La Reine renonça au throne, & sortit de son royaume, parce qu'elle avoit pris tant de gout dans les modes Françoises & Italiennes, que les manieres de son pro-*



pre pais natal la rebuterent, & la langue maternelle choqua ses oreilles. De ces paroles l'Auteur veut inferer, que je parle avec mepris des Svedois & de leur langue; qvoiqv' il est evident, que cette critique, qvi est plutot une apologie pour la nation, ne touche que la Reine seule. *pl* Tout homme sensé & equitable jugera, que l'interpretation de l'Auteur est fausse, & qv'il me fait une veritable querelle allemande, vu qv' il est impossible, duquel coté qv' on se tourne, de donner d'autre sens à ces paroles. Le reste de ses commentaires, & la digression qv' il fait, lorsqu'il parle des langues du Nord, est donc hors d'oeuvre, & ne peut pas être regardé, que comme un pur galimathias. Il finit ses remarques d'une maniere tout à fait etrange, tombant lui même dans le defaut, qv'il me reproche avec injustice. Car il paroît vouloir avilir la langue Danoise,

noise, en la comparant avec d'autres langues plus mâles. Je n'ai jamais fait voir la moindre animosité dans mes ouvrages contre la nation Svedoise, & j'espere, que chaque sensé Svedois en est persuadé: car nul peuple n'a parlé avec plus de distinction de mes écrits. Si quelqv' un d'entre eux a trouvé des endroits dans mes histoires, qui leur ont déplû, ils les ont attribués, ou à un zèle pour la patrie, ou à une certaine nécessité, que le lieu & le temps exigent. Du moins avouent-ils, que nul historien Danois n'a écrit avec plus de franchise & d'impartialité. En cas donc que notre Auteur a fait ces critiques pour amadouer les Svedois, ou pour me noircir, il n'obtiendra pas son but. J'imputerai tout plutot à une envie demesurée de critiquer, ou à une inadvertence, qui se trouve chez des ecrivains, qui à son exemple citent des auteurs, qu'ils n'ont



n'ont pas lû. Chacun en particulier, que notre Auteur a-t-attaqué, doit plaider sa propre cause. Quant à moi; après avoir examiné les remarques, qu'il a fait sur ce qui se trouve dans mes ouvrages, je suis en état de montrer, qu'il se trompe par-tout, & qu'il n'y a pas un seul endroit critiqué, où il n'échoue pas. Par ex. tom. I. pag. 377. où on parle de la conduite de la Reine dans l'affaire de Corfitz Uhlfeld, il cherche de justifier les démarches de Christine, soutenant, que je me dechainé contre la Reine & contre Pufendorf; quoique tout ce que j'ai dit, est tiré des memoires de Chanut, dont les temoignages sont ailleurs respectés de l'auteur dans les affaires, qui concernent Christine. Cet Ambassadeur françois, quoiqu'il étoit grand favori de la Reine, ne desapprouve pas seulement ici sa conduite, mais il dit même, que ses propres sujets s'en scan-

scandaliferent. Icy l'ecrivain de Cas-  
fel laisse l'auteur des memoires, & s'  
attache à moi, qvoiqve je ne suis qv'  
un simple traducteur, n'étant repon-  
sable d'autre chose qve de l'avoir mal  
copié; mais c'est ce qv'il doit prouver.  
Un peu après il soutient, qve je ne  
suis pas d'accord avec moi même,  
parce qv' après avoir flettri la reputa-  
tion de Corfitz Uhlfeld, je le disculpe  
de l'accusation, qui fut intentée contre  
lui, comme s'il avoit detourné 24 mille  
écus: mais il n'y a aucune contradic-  
tion dans cet aveu. J'ai avoué l'er-  
reur dans l'accusation, & j'ai allegué  
la derniere lettre du Roi d'Angleterre,  
qui en decouvre la cause: mais avec  
tout cela je soutiens, qve la decouver-  
te de cette erreur n'efface pas la tache,  
qve la conduite de la Reine lui a-t-im-  
posée. Au contraire, comme à l'in-  
stigation d'Uhlfeld elle s'est servie de  
cette erreur pour diffamer un des  
meil-

meilleurs Rois, qvi, bien loin d'avoir merité d'être traité d'une maniere si indigne, ne lui avoit donné la moindre sujet de mécontentement, cette action de la Reine fut universellement detestée & sur tout jugée mal-féante & indigne d'une Reine regnante. On voit donc, qve par cet aveu je ne me dedie pas de ce qve j'ai avancé. Et notre Auteur, au lieu de feindre une contradiction, où il n'y en a point, devoit avoir regardé cecy comme une marque de mon impartialité, vu qve je n'ai voulu supprimer ce qvi pouvoit servir à la defense d'Uhlfeld, qvoique je n'excuse pas sa mauvaise conduite dans la même affaire. Plut à Dieu qve Monsr. Arckenholtz eut écrit avec la meme candeur, il auroit en agissant ainsi nous donné une histoire au lieu d'un panegyrique! Il n'y a rien, qui exprime plus fortement l'étrange conduite de cette Reine, qve

les

les dernieres paroles du Chancelier Oxenstierna. Ce grand homme étant à l'agonie, s'ecria: *Elle est folle! mais que dis-je, c'est pourtant la fille du grand Gustave.* Notre Auteur allegue les memes paroles; mais de peur que le temoignage d'un si venerable vieillard ne bouleverseroit son sisteme, il les a estropiées omettant *mais elle est folle,* & se contentant de mettre le seul *mais.* Un tel temoigne efface tout le fard, dont l'Auteur s'est servi pour embellir le portrait de son Heroine, & peut dementir tout ce qu'il a dit de la tendre affection & de la haute estime, que les Svedois portoient pour elle. Tom. I. pag. 461. où on parle du principal motif de l'abdication de la Reine, il m'impute une autre contradiction, parce que j'ai dit dans un endroit, *que l'amour pour la religion romaine en fut la cause;* ce qui étoit l'opinion vulgaire: mais un peu apres, qu'  
*il*

*il est plus vraisemblable, que d'autres motifs la portèrent à une resolution si étrange; ce qui est mon propre sentiment. Icy on ne trouve plus de contradiction, que si quelqu' un diroit: un zele extraordinaire à porté M. Arckenholtz à entrer en lice pour plaider la cause de Christine, quoiqu' il est plus vraisemblable, que l'envie de critiquer, ou l'ambition de faire voir son adresse dans le metier d'avocat, l'y ont poussé. Quiconque a un tel desir de veriller, peut aisément trouver des contradictions dans chaque page d'un livre.*

Tom. II. pag. 194. il s'emporte furieusement contre ceux, qui ont douté de la religion de Christine. Mrs. Banage & de Holberg, dit-il, sont compris dans ce nombre. Mais on n'a qu' à lire attentivement sa propre apologie, pour voir, qu'il n'en peut disconvenir lui même. Une seule de ses lettres à la Comtesse de Sparre, qui

se

se trouve dans le recueil de l'Auteur ; montre suffisamment, que la religion de notre Reine a été au moins par intervalle fort equivoque. Voici comment elle s'exprime à la fin de cette lettre : *Mes occupations sont de bien manger & de bien dormir, etudier un peu, causer, rire & voir les comedies françoises, italiennes & espagnolles, & passer le tems agreablement. En fin je n'ecoute des sermons ; je meprise tous les orateurs, apres ce que dit Salomon : tout le reste n'est que sottise, car chaqu'un doit vivre contant, en mangeant, beuvant & chantant.* Cette lettre est ecrite à Bruxelles un peu apres sa conversion, ou dans le tems, qvand elle etoit sur le point d'entrer dans le sein de l'eglise Romaine. L' Auteur tache à la verité d'attribuer ce-ci au defaut de la jeunesse : mais alors elle n'etoit plus jeune ; & le reste de son histoire montre, qv' elle étoit toujours la meme, & que nulle Cour Européenne

enne n'étoit plus irreguliere qve celle de Chrifline, meme dans fa vieillesse. Il dit tom. II. pag. 116. qve je me trompe, qvand dans mes Vies paralleles je dis, qve la Reine l'an 1667. passa par mer de Svede à Lubec. Il n'y a rien de si étrange, qve de voir un ecrivain, qvi traite une matiere ex professo, se vanter de la decouverte de quelqves vetilles ou de quelqves petites meprises, qv'il trouve dans une histoire universelle ou dans un traité moral, où le but de l'ecrivain est uniquement de donner le portrait d'une heroine. Par malheur notre Censeur s'egare egaleement ici. Car il fond sa critique sur un journal, où il est dit, qve la Reine passa par mer d'Helſingbourg à Hambourg. Ceci est tout à fait conforme avec ce qve j'ai dit. Car tout passager, qui veut aller par mer de Schonen à Hambourg, prend terre à Lubec, & fait le reste du chemin

min de-là à Hambourg, & personne sans une extreme necessité ne fait ce long & dangereux trajet par le Categat autour de Schagen à Hambourg. On ne voit rien qvi aura pu obliger la Reine à prendre cette route.

Tom II. pag. 66. où on parle de Corfitz Uhlfeld, qui etoit complice de l'entreprise, que les Danois avoient formée pour surprendre Malmœ, il dit : ce n'est pas une chose feinte, comme Mr. de Holberg veut faire accroire; qvoique je ne nie pas le fait. Tout ce que j'en dis c'est, que quelqves uns l'ont voulu revoquer en doute. On voit donc qv'il me critique même ici sans raison, vu que je n'allegue que les conjectures de ceux, qvi ont voulu faite accroire, que c'etoit une chose feinte, sans pourtant les suivre. Pag. 67. il est dit, que Corfitz Uhlfeld seroit sorti de prison d'une maniere glorieuse

fans l'impatience, qv'il eut, & fans la croyance, qv'il ajouta à quelques avis, que les Svedois lui alloient faire son proces. Quoique je n'en disconviens point, mais que je verifie cette histoire par le temoignage de Terlon, notre Auteur dit: *Mr. de Holberg pourra aussi dissiper ce doute en consultant Pufendorf.* Ce-ci fait voir, qv'il n'a pas lu avec attention les livres, qv'il critique. Je parle uniquement de ce que Pufendorf avoit avancé concernant Hannibal Sehested, de quoi on peut douter, puisqve Terlon n'en dit mot. On n'a qv' à lire ce passage dans mon histoire de Dannemarc, on verra, qv'il prend tout à gauche.

On voit ailleurs, que Pufendorf est l'oracle de notre Auteur dans les affaires du Nord, & que c'est à lui, qv'on doit avoir recours, quand il s'agit de donner la solution à quelque  
diffi-

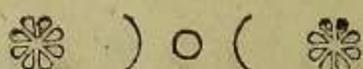
difficulté. Personne ne doute de la capacité de cet illustre Ecrivain: mais tout le monde n'est pas convaincu de sa bonne foi & de son impartialité. On peut dire avec quelque assurance, que, s'il avoit été au service du Roi de Dannemarck dans le tems qu'il écrivit ses commentaires, l'histoire auroit pris toute autre face.

Dans un autre endroit Mr. Arckenholtz dit, que j'avoue, que la Reine en vertu du 24 article de la Paix de Stetin étoit autorisée à prendre Uhlfeld sous sa protection. Je n'en dis pas le moindre mot. J'ai uniquement allegué la lettre de protection, que la Reine fit publier, où cela se trouve.

Tout ce-ci aussi bien que le reste de ses remarques, qui ne sont pas de meilleur alloi, font voir, avec quelle attention notre Auteur a lu ces livres, qu'il

critique. Il n'est par même difficile d'y entrevoir quelque animosité contre ma personne, puisqv' il critique ce que je dis & ce que je ne dis point, relevant tout jusqv' aux vetilles & aux petites meprises dans la chronologie, même dans mes paralleles. Il paroît aussi me reprocher mes ouvrages d'esprit, dont je ne me repens pourtant. Mais, si j'avois employé mes premières années à colorer des vices & à eriger l'autel aux défauts, cela m'auroit causé bien de mortification dans ma vieillesse. On excuse en quelque maniere les écrivains, qui nous donnent des histoires flatteuses, vû que l'esperance du gain, ou la crainte les poussent à deguïser la verité. Mais puisqv' on ne voit rien, qui a pu persuader notre auteur à s'embarquer dans cette galere, il paroît d'autant plus inexcusable. Il a beau contester que la verité est l'unique but où il vise, l'esprit de partialité eclate pour-

pourtant par-tout : on voit par-là, dit un habile journaliste, qv'il a fait prudemment de ne point adopter le nom d'historien ; car cet ouvrage n'est qv'un plaidoié, qvi ne peut pas avoir l'effet dont il se flatte, parce qv'il se fonde par-tout sur les temoignages de pensionnaires de Christine, sur quelques lettres flatteuses, ou sur des poetes gagés, qvi jettent des fleurs à pleines mains. Parmi ses adorateurs on trouve quelques uns, qvi se trahissent eux memes, en indiquant le vrai motif de leurs éloges outrés. Rein n'est plus brillant, que le portrait, que Manderfchied, Confesseur de Pimentelli, fait de notre Reine. Il la représente comme un ornement du genre humain, & comme un modèle de toutes vertus. Mais pusque le panegyriste dans le prelude de son discours parle de sa libéralité & des dons, dont elle l'a comblé, disant : *Elle m'a fait present d'une chaine*



d'or avec une medaille du même metal, qui represente son image, on voit de quel poids cet eloge peut être. On peut dire, que l'Auteur auroit mieux fait de n'avoir pas allegué ces sortes de portraits & même plusieurs de ses propres lettres, entr' autres celle, qu'elle ecrivit au Comte de Wafanau, qu'il estime la plus forte pour confondre ceux, qui ont attribué à cette Reine quelque tie-deur dans la religion. Cette lettre est si pleine d'onctions, de nobles & pieux sentimens, qu'elle paroît être écrite d'une plume apostolique. En la lisant avec attention, dit notre Auteur, que qu'un pourra-t-il douter, que Christine n'eut été, & ne fut encore penetrée des purs vifs sentimens de religion. Il s'est pourtant trouvé plusieurs de ses envieux & des ecrivains malins, qui ont voulu pervertir le contraire au public. Mrs. Banagi & de Holberg sont compris dans ce nombre. Mais, lorsqu'on compare cette lettre

acc

avec plusieurs autres aussi bien qu'avec ses discours familiers & avec toute sa conduite, on peut dire, qu'elle prouve trop. Car elle nous fait portrait d'un esprit étrangement volage, ou ce qui est encore pis, d'hipocrisie: de sorte que, bien loin d'en être edifié, on s'en scandalise. Personne, excepté cet auteur, n'a-t attribué des temoignages de tant d'auteurs, qui ont douté de la sincerité de la religion de Christine, à la malignité ou à l'envie; & personne, excepté lui, ne peut deviner les causes d'une si noire malice chez la plupart d'ecrivains; sur tout lorsqu' on voit, qu'ils n'ont pas oublié de parler également des rares qualités, dont la nature l'avoit douée. Quant à moi, j'ai presque dans tous mes ouvrages écrit en faveur du beau sexe, & j'ai taché de retorquer bien de vices, que quelques juges trop severes lui imputent, sur eux memes. Dans l'histoire de

Christine j'ai suivi le torrent, appuyant tout ce, que j'en avance, sur des témoignages les plus irréprochables; en sorte, qu'on y entrevoit un mélange d'eloges & de critiques, de louanges & de blames. Ce n'est pas donc une satire, comme l'Ecrivain de Cassel a voulu faire accroire. Le portrait, que je donne de cette Reine, ne merite d'être caractérisé ainsi. Mais, si quelq'un regardera l'ouvrage de notre auteur comme une panegyrique outrée, qu'en pourra-t il dire pour sa défense, & comment saura-t-il pallier ses memoires? J'ai avoué dans mes ouvrages, que la Reine posséda des qualités eminentes, dont elle fit grand usage dans le commencement de son regne; mais qu'ensuite se livrant à la mollesse, elle s'eclipsa & s'aneantit elle même, & enivrée de ses passions, elle s'attiedit dans tous les details du gouvernement. J'ai élevé son grand  
genie,

genie, ses progres étonnans dans toutes fortes de sciences, sa liberalité envers les sçavans, & sa clemence. Et c'est pourqvoi je n'ai pas approuvé le sentiment de ceux, qvi à cause de l'exécution de Monaldeschi lui ont imputé un esprit sangvinaire. Il est donc evident que ce, que j'ai écrit de cette Reine, ne peut être envisagé comme l'effet de quelqve animosité. Si quelqv'un trouve le portrait, que j'en ai fait, trop chargé, il doit s'en prendre à ceux, sur les memoires desquels j'ai travaillé. Je les ai copiés; mais par discretion je ne les ai copiés en tout: car j'ai supprimé la fameuse lettre de Monaldeschi, quoiqu' elle se trouve imprimée dans d'autres ouvrages.

Il me suffit ainsi d'avoir montré, que notre Auteur bronche dans tous les endroits de ces memoires, où il m'attaque. Du reste je ne veux pas lui dispu-

disputer ses merites. Car je vois, qv'il s'est donné bien de peine pour ramasser un si grand nombre de lettres, dont quelques-unes contiennent des choses, qvi interessent le Lecteur, & qvi eclaireissent l'histoire de ce tems-là. On y entrevoit aussi quelques anecdotes, qvi pourront plaire. J'avoue même, qv'il possède du talent pour l'histoire, & qve l'ouvrage montre beaucoup de lecture & beaucoup de travail: car il faut une patience plus qve stoiqve pour citer des Auteurs cinqve mille fois, comme il a fait. Mais je ne comprends pas, pourqvoi un homme de son âge a voulu sceller sa vie par une apologie, qvi ne tend qv'à colorer des defauts, & à dementir d'auteurs tant Protestans que Romains des deux sexes, qvi n'ont rien fait qve de transmettre à la posterité

sterité ce qv'ils ont vu & entendu. Un auguste ecrivain; qvi a remarqué les defauts, qvi se trouvent dans les annales modernes, qvi ressemblent plutôt à des parentations qv' à des vraies histoires, nous a tracé le plan, qv'un historien doit suivre. Car on voit, qv'il ne cache pas les defauts de quelques Princes de sa maison & même de ses proches parens. Mais en même tems il n'oublie pas de louer, lorsqv'il trouve des objets dignes d'eloges, de sorte qv'on peut ajouter foi à ses louanges aussi bien qu' à ses critiques. Ce qv'on ne peut dire de la plupart d'autres ecrivains, qvi agissent plutot en Avocats qv'en historiens, de sorte que leurs ouvrages n'edifient, ni n'instruisent.

<sup>310</sup> Le peu de lignes qv'on trouve à la fin de ses memoires sont ailleurs dignes

dignes de remarque. Voici comment il parle : *Quand on envisage la Reine Christine dans cette bigarrure d'états, où elle s'est mise, elle s'y presente avec des traits si differens, qu'elle est même quelques fois meconnoissable ; & nous remarquons, que les partisans des deux opinions pourront également se satisfaire, & trouver de quoi appuyer leur sentiment.* Mais n'est ce pas donner gain de cause aux autres ecrivains, dont les ouvrages il traite de fatires ? & apres cet aveu, ne doit-il pas faire amande honorable, & revoquer les invectives, qu'il a repandues par-tout dans ses memoires ?



